

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE REVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL. XI.

MONTREAL, 16 SEPTEMBRE 1899.

No 234i

SOMMAIRE :

Canadiens et Anglais. Troisième Article, *Vieux Rouge* — Où le met-on ? *Baptiste* — Memento, *Libéral* — La Garde Napoléon, *Bonapartiste* — La vie drôle. Seul dénouement possible d'une situation inextricable, *Alphonse Allais* — Le sale reportage, *Justus* — Des Mots, des Mots !... *G. Monvalent* — Le Sage, *Edmond Harau-court* — La Jeune Barbière, *Jean Richépin* — Docteur Derwin Jésus & Cie — La Conquête de l'Armée, *Michael Py* — La Haine, *Michael Py*.

Nos abonnés sont priés de se rappeler que la saison automnale est proche, et que l'hiver est à la veille de nous tomber dessus sans crier gare. Nous les prions, en conséquence, de faire leur devoir et de ne pas nous oublier complètement.

Des factures d'abonnement leur seront adressées dans quelques jours, et pour peu qu'ils se rappellent que nous existons, nous sommes certains qu'ils s'empresseront de nous faire parvenir, tous et chacun, l'obole qui nous est dû.

Canadiens et Anglais

TROISIÈME ARTICLE

Nous avons promis à nos lecteurs de leur donner un troisième article sur le sujet qui nous occupe depuis déjà plusieurs semaines.

Au lieu, cependant, de disséquer, comme nous avons fait la semaine dernière, une phrase de la lettre, nous nous permettrons de faire remarquer à notre correspondant qu'il a oublié, volontairement, de nous indiquer une des principales causes de la faiblesse des Canadiens-français et de l'insuccès de leurs entreprises.

Nous connaissons le mobile qui l'a porté à ne pas indiquer cette cause, et il est tout à son honneur : il n'a voulu froiser personne en disant de trop dures vérités.

N'ayant pas les mêmes raisons de nous taire, nous nous permettrons de dire à nos compatriotes qu'ils ne feraient peut-être pas mal d'imiter les Anglais dans le genre d'éducation domestique qu'ils donnent à leurs enfants,

Parmi les Anglais, à part quelques rares exceptions, on habitue les enfants au travail de très bonne heure, et du moment qu'ils sont en âge de rentrer en apprentissage, vite on leur trouve une place.

Ils commencent toujours au bas de l'échelle, et la condition sociale du père ou sa fortune ne sont pas des raisons suffisantes pour leur épargner les plus rudes corvées.

Du moment qu'ils commencent à gagner de l'argent, le tout est apporté à la maison, et après avoir pris sur la masse de chacun la quote-part nécessaire à l'entretien de la famille et à l'embellissement du *home*, le surplus est économisé pour faire face aux mauvais jours.

De plus, il est très rare que les enfants désertent le toit paternel pour prendre leur pension ailleurs.

Voyons maintenant comment on procède chez nous dans des conditions d'existence à peu près identiques :

Dans la haute société, les garçons sont invariablement envoyés aux collèges classiques et les filles placées dans le couvent le plus fashionable possible.

Le jeune homme sort du collège à l'âge de vingt ans, se lance dans une carrière libérale, travaille d'arrache-pied pour gagner sa vie, car le père, après avoir payé l'éducation de quatre ou cinq enfants, est toujours ruiné.

Comme le jeune homme qui a le courage de regarder en face la lutte pour la vie est presque toujours bien doué, les mollusques étant restés au séminaire pour se faire curés, il réussit dans la carrière qu'il a choisie.

Seulement, ce n'est qu'après de longues années de travail qu'il est prêt à recommencer dans la même ornière que son

père a suivi, sans avoir pu rendre à ce dernier la centième partie des sommes dépensées pour son éducation.

Lorsque le jeune homme n'a pas réussi dans sa profession, il tâche de trouver un emploi dans les bureaux du gouvernement de son pays, ou bien il devient un déclassé.

Il y en a plusieurs qui sont conducteurs de p'tits chars.

La demoiselle laisse le couvent munie de médailles, diplômes, etc., elle est musicienne, peintre, artiste, chanteuse, etc., mais absolument incapable de cuire un steak, de faire bouillir une soupe aux pois dans laquelle la cuiller ne reste pas plantée tout debout, ou de raccommo-der un fond de culotte.

La nature de son éducation lui ayant donné des prétensions exagérées, elle *snob* de bons partis qui ne sont peut-être pas de sa caste, et elle sèche avant l'âge, déplorant l'égoïsme des hommes qui ne veulent pas se mettre la corde du mariage au cou.

Fort heureuse encore si la mort du père, sans fortune et sans assurance, ne la force pas à se faire piqueuse de bottines à \$2 par semaine.

Le cas de l'ouvrier est analogue. Citons un exemple vécu ;

Un contremaître d'usine, gagnant un salaire de \$20 par semaine, avait réussi à acquérir une propriété évaluée à environ \$2.000. Tout alla bien jusqu'au jour où il fallut instruire trois filles.

Au lieu de leur faire enseigner à lire, à écrire et à compter, le père les plaça dans un couvent très chic et fort cher, vécut de privations pendant une dizaine d'années et dépensa tout ce qu'il avait gagné par son labour incessant.

Des trois demoiselles, qui possèdent tous les arts d'agrément, connus et inconnus,

L'une est mariée avec un bon ouvrier, et les deux autres plient des feuilles dans un atelier de reliure.

C'est un joli résultat !

Nous sommes de l'avis de notre correspondant :

Trop de philosophie, et surtout.

Trop de bebelles !

VIEUX-ROUGE.

Où le met-on ?

Les libéraux de Québec ont un surplus. C'est très bien cela, aussi le peuple est bien content.

Mais il y a une chose qui me chipote.

Je vois que le premier ministre, qui est en même temps trésorier provincial, voyage beaucoup en ce moment.

il va à l'Île au Noix, à St François de la Beauce, à St Jean.

Quand il voyage comme cela, qu'est-ce qu'il fait de son surplus ?

Où le met-on ?

Le surplus est de vingt-cinq mille piastres, dit-on.

C'est une grosse somme, ça, même en billets.

M. Marchand n'a pas tout cet argent-là quand il va à l'exposition ou au pique-nique.

On pourrait le lui voler

Maintenant, le mettre à la Banque, ça n'est pas sûr.

Voyez la Banque Ville-Marie.

Il pourrait bien le laisser dans le safe, à Québec.

Cependant... les safes ne sont guère sûrs non plus.

Vous vous rappelez feu Alexander Mackenge, il disait qu'il était obligé de coucher sur le safe du pays à Ottawa pour empê-

cher les libéraux de le faire sauter.. le safe.

Ça doit être la même chose à Québec.

Il pourrait bien le confier à Stephens, au *watch dog*.

Mais, encore un embarras.

Quand M. Marchand voudra payer quelque chose avec le surplus.

Stephens ne voudra pas le rendre.

Voilà une situation rudement épineuse.

Confier cet argent-là aux autres ministres, c'est risqué.

Ils y ont tous goûté du temps de Mercier.

Mercier en avait aussi des surplus, lui, à la Banque du Peuple.

Où sont-ils maintenant ?

C'est égal, ça doit être rudement gênant.

La prochaine fois que je verrai M. Marchand, je lui demanderai,

Votre surplus, où le met-on ?

BAPTISTE.

MEMENTO

Avez-vous remarqué quelque chose de curieux à propos du pique-nique de l'Île au Noix.

Nous avons eu deux versions de l'adresse présentée par le Club National à l'hon. M. Marchand.

Une de ces versions a été donnée par une feuille aujourd'hui défunte, feuille aussi éphémère que dominicale, le *Courrier*.

L'autre de ces versions a paru lundi dans les journaux bien pensants, *La Patrie* et *La Presse*, qui ont avec un accord touchant jeté un voile discret sur la nature réelle de la démonstration.

Il n'y a aucun doute que cette dernière version est la version admise, officielle, *ne varietur*, aussi sommes nous curieux de savoir qui a fait retrancher tout le paragraphe suivant qui devait évidemment figurer dans le projet primitif communiqué un peu précipitamment sans doute au reporter de feu le *Courrier*.

Voici l'adresse première forme, forme *Courrier* :

Certes, nous applaudissons de tout cœur au relèvement de notre crédit national, mais ces préoccupations matérielles, qui à l'heure présente ont sans aucun doute un grand poids, ne sauraient nous détourner d'un idéal plus important à atteindre. Vous l'avez compris vous-même et vos collègues ont répondu aux traditions constantes de votre parti, en aplaissant le plus possible dans les circonstances les obstacles qui se dressaient devant le projet de loi sur l'instruction publique.

Vous n'avez pu nous donner tout ce que nous voulions, mais nous pouvons maintenant mesurer, par l'effort fait jusqu'à ce jour, la distance qui reste encore à parcourir. Si elle est longue, nous nous consolons en pensant que nos convictions seront admirablement secondées par votre énergie.

La combativité est dans la mission du parti libéral, etc.

Comment se fait-il que dans la *Patrie* et la *Presse*, toute la partie soulignée soit supprimée et remplacée par une banale allusion à la gratuité des livres d'écoles ainsi conçue :

" Vous l'avez compris vous-même et vos collègues ont répondu aux traditions constantes de votre parti, en aplanissant le plus possible dans les circonstances, les obstacles qui se dressent devant le projet de loi sur l'instruction publique en donnant au peuple de cette province une réforme scolaire comportant la gratuité des livres.

" La combativité est dans la mission du parti libéral, etc. "

On avouera que la variante a son importance.

Le changement ne s'est pas fait sans raison et c'est la raison qu'il faudrait connaître.

Il n'est pas probable que le président du Club National ait de lui-même modifié ses vues.

Ce qu'il donnait dans son premier projet, c'est bien l'opinion du Club et des libéraux qui espèrent fortement que le gouvernement provincial ne considère pas sa tâche comme achevée avec la loi scolaire banale passée à la dernière session de Québec.

Il n'est jamais entré dans l'idée d'aucun libéral que ce fût une mesure définitive, le summum des desiderata libéraux.

Les libéraux ont accepté la loi comme un

pis-aller, mais pas autrement, tant que le gouvernement Marchand ne pourra pas mettre la main sur le Conseil Législatif et décapiter le Comité de l'Instruction Publique.

Ce serait pour M.M. Marchand et Robidoux s'endormir dans une quiétude dangereuse qu'on se figurer qu'il n'y a plus rien à faire et que la province est satisfaite.

Tout le monde leur tient compte du grand effort opéré ; nous avons rendu justice à leurs généreuses tentatives, pour modifier nos lois scolaires dans un esprit plus moderne et plus libéral, mais ce n'est pas fini!

Ne l'oublions pas.

LIBERAL.

LA GARDE NAPOLEON.

Nous avons reçu du président de la Garde Napoléon la lettre suivante que nous vous pressons de publier.

Montréal, le 18 Septembre 1899.

Monsieur le Rédacteur,

Dans votre numéro du 9 septembre, sous le titre : " UN COMBLE," nous lisons ce qui suit :

" Il y a quelques semaines, il y avait une fête au Pars Sohmer et la Garde Napoléon avait été invitée. On devait bénir le drapeau. A cela il n'y a rien à dire.

" Mais je crois que d'habitude, lorsqu'un corps militaire se rend à une cérémonie aussi solennelle, le moindre honneur qu'on puisse faire au susdit drapeau c'est de l'accompagner à pied et musique en tête.

" On a préféré se rendre en p'tits chars.

" Tant mieux pour la Compagnie.

" Cependant, dans ma très humble opinion, il me semble que lorsqu'on s'appelle la Garde Napoléon, on arbore les couleurs françaises, et on ne fait pas bénir un drapeau anglais, qui après tout, s'en fiche pas mal."

Permettez-moi de rectifier quelques-uns de ces avancés. D'abord, la Garde Napoléon n'a pas fait bénir de drapeau, mais elle était présente en corps à la bénédiction du drapeau de l'Union Franco-Canadienne. En second lieu, le drapeau de la Garde Napoléon est double ; d'un côté, nous avons le drapeau français, de l'autre côté, le drapeau

du Dominion. Enfin nous avons accompagné, à pied, et musique en tête, le drapeau de l'Union Franco-Canadienne, lorsque nous sommes allés à la bénédiction du drapeau de la dite association.

Espérant que, dans l'intérêt de la vérité, vous voudrez bien publier ces quelques notes,

J'ai l'honneur de me soucrire, cher Monsieur, votre très humble serviteur,

ODESSA PAQUETTE,

Prés. de la Garde Napoléon de l'Union F.C.

Nous nous permettrons de faire remarquer à Monsieur le Président de la Garde, que l'idée de faire un drapeau français doublé du drapeau du Canada, nous semble aussi cocasse que celle de choisir des figurants, lors de représentations de *Jeanne Darc*, à Montréal, il y a vingt-deux ans, avec des *Congress* sans couture de Boivin et de les affubler de collants roses.

A rapprocher de cet autre impair commis il y a quelques années seulement par une troupe d'opéra. On donnait les *Huguenots* et l'on remarque avec stupéfaction que pendant le chœur de la *Bénédiction des Poignards*, les soldats étaient armés de couteaux de boucher; tout flambant neufs qu'ils brandissaient avec frénésie.

C'est égal, nous pouvons fournir une fiche de conaolation à Monsieur le Président, en lui rapportant un mot d'un de nos plus distingués littérateurs de Montréal, qui nous disait cette semaine.

"Ne dites rien et laissez faire, je sais bien que ces choses sont ridicules, mais cela prouve que les Canadiens commencent à se remuer,—et il est bien temps."

BONA PARTISTE.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame

LA CHOSE EST CERTAINE

Les affections de la gorge et des poumons sont infailliblement guéries par le BAUME RHUMAL.

106

LA VIE DROLE

SEUL DENOUEMENT POSSIBLE D'UNE SITUATION INEXTRICABLE

Beaucoup de nos lecteurs ont admiré, l'année dernière, les très curieux exercices que pratiquait au Nouveau-Cirque, une troupe de cow-boys et de cow-girls venue du Texas.

Tous ces ladies et gentlemen se livraient à une foule de sports du plus haut intérêt parmi lesquels je citerai la danse, le chant, la voltige, le lasso, etc., etc.; la représentation se terminait par l'extraordinaire spectacle des chevaux plongeurs.

Celui qui est connu dans toute l'Amérique sous le glorieux sobriquet de Roi du lasso faisait partie de la troupe.

Saluez, mesdames et messieurs, saluez Tom Webb, car jamais royal diadème ne fut mieux mérité ni porté.

De sa coulevresque ficelle, Tom Webb, à des distances inimaginables, attrapait la tête d'un cheval au galop, ou une patte, telle patte qu'on lui désignait.

Il attrapait également, et d'une égale maîtrise, les êtres humains, quelque effort que ces gens déployassent pour échapper à la capture.

Cette incroyable habileté amena même un jour notre ami Tom Webb sur les bancs de la magistrature française.

Un matin qu'il faisait un tour à cheval dans le Bois de Boulogne, voilà-t-il pas qu'un petit chien appartenant, si mes souvenirs sont exacts, à Yvette Guilbert, se mit à galoper après lui, jappant et mordillant les pattes du coursier.

La patience de Tom Webb connaît des bornes.

Le moins de temps, seigneur, qu'il n'en faut pour l'écrire, l'adroit Texien avait, de son lasso, capturé le roquet; puis, mettant son cheval à grand galop, terrifiait le petit infortuné qui commençait à tirer la langue d'inquiétante façon, quand intervint un garde du Bois.

Tom Webb connut du même coup les rigneurs de nos lois et leur mansuétude, car l'amende qu'on lui infligea se lénifiait d'application bérengère.

Je croyais Tom Webb retourné là-bas, là-bas, dans sa libre patrie, quand un mot de lui, daté de l'île Saint-Nicolas, près Saint-Nazaire (Loire-Inférieure), m'apprend qu'il est de nouveau notre hôte.

(On voudra bien excuser le style et l'orthographe de ce vaillant fils des pampas.)

" C'est vrai que je ne suis pas Français, mais tout de même il m'ennuie beaucoup que ton gouvernement il est si embêté avec cet Jules Guérin dans son fortification de Chabrol Street

Ton gouvernement veut pas couler sang, *all right*, c'est très bon à lui ; mais si il veut que je prend Guérin avec mon lasso, c'est l'affaire d'une demi-minute pour moi.

" Je monte sur le maison voisin et sitôt Guérin vient sur son toiture *hop, come along*, mon garçon !

" Je n'ai pas le plus betit mauvais disposition pour cet Guérin qui paraît un tout à fait jolly fellow, mais la loi doit marcher avant tous les autres choses.

" Est-çe pas ton pensée aussi a toi, old chap-pie ?

" Heartily.

" TOM WEBB. "

Je donne l'idée de mon ami Tom Webb pour ce qu'elle vaut ; mais si M. Waldeck-Rousseau accepte sa proposition, c'est pour coup que Guérin aura le droit de g... après les étrangers.

ALPHONSE ALLAIS.

LE SALE REPORTAGE

Aujourd'hui, demain, à propos d'un crime présumé, un reporter famélique donne dans un journal à un sou et à sensation palpitante tout un chapitre de roman sur les antécédents de l'accusé, sa vie à la campagne, ses goûts, sa cérébralité et tout ce qui s'en suit. Sous prétexte d'information transcendante et d'analyse superficielle, le confrère a tiré trois cents lignes de son sujet, lesquelles lui rapporteront une gratification de quelques dollars.

Je l'en félicite. Nous avons toujours besoin de quelques dollars, et même d'un peu plus dans le maudit métier dont le mirage nous ensorcela

et où la vie demeure absolument aléatoire. Il faut du pain à la nichée, et de le gagner en ali-gnant des balivernes que la police ramasse et fournit à un informateur, c'est un procédé moins malhonnête que de spéculer à la Bourse ou de recevoir les honoraires d'un vieille coquette, comme Y... et Z..., honorés confrères.

Seulement, il me semble que nous n'avons pas le droit de prendre de la sorte la vie privée d'une personne, homme ou femme, accusée ou non, et de l'o'lrir en pâture à la curiosité des méchants. Nous n'avons pas le droit de broder sur son cas, des développements, des fioritures et rapproche-ments littéraires.

Nous n'avons pas le droit de démarquer quel-que roman français, et de nous amuser à dessiner en une série de paragraphes bien découpés, une silhouette d'héroïne de feuilleton. Le héros ou l'héroïne que le fait divers nous fournit n'est pas une création d'artiste, une condensation habile de haute humanité imaginaire, un mannequin que l'homme de lettres habille, désabille, peinturlure à son gré. C'est un être vivant, en chair et en os, avec des nerfs et un cerveau, qui souffre mille tortures morales, qui a des parents, des enfants, un père, une mère, une femme ou un mari, des irères qui l'aiment et qui souffrent com-me elle. Tout ce qu'un reporter imagine pour corser son compte rendu, les belles inventions qui feront demain la joie des lectrices, ceux-là le liront en tremblant, avec des angoisses, et les mots entreront dans leurs cerveaux comme des pointes de feu. Vague exercice d'imagination et de style, les vingt feuillets hâtifs que le repor-ter donne au metteur en pages, iront frapper au cœur, demain, les pauvres gens dont il est ques-tion là-dedans !

Quel triste métier que le nôtre, en vérité ! Bourreaux inconscients, nous livrons en pâture à la foule le sang des victimes; ce sang que la meute hurlante lappe avec fureur au pied de notre étal. Nous " parlons " avec des phrases et des guirlandes de littérature (à deux sous la livre chez les marchands de vieux feuillets), le hideux arrivage de chair pantelante que l'actua-lité nous apporte chaque jour. L'enregistrement brutal et simple d'un fait, dont nous devons

ignorer le détail, ne saurait suffire aux hystéries de notre aimable clientèle. Nous sommes chargés de fournir une pâture à sa faim, ou pire encore, de lui offrir la petite secousse quotidienne qui calmera la folie de ses nerfs. Joli travail qui nous ravale au rang de ses amuseurs de Césars et de plèbe, de ses hystériques publics que tous les despotes maniaques et toutes les foules en rut applaudirent aux jours des décadences irrémédiables. Et comme l'art a gâté ses prix, pour que les plus parfaites inventions rapportent, deux louis à peine ! L'esclave de Suburre recevait davantage de son maître.

Et lors même que le reporter est scrupuleux, quel mal énorme il fait encore avec tous ces commérages de témoins ? Pour avoir leur nom dans le journal, pour être les objets de l'attention publique et de l'admiration des voisins, quelle voisine hésiterait à interpréter très à peu près ses impressions personnelles ? Un mensonge conté vaguement, par gloriole, et voici les agents de police qui viennent s'enquérir, qui prennent des notes. L'armée des reporters, le crayon au poing, suit aussitôt. Le lendemain, la conversation prend les allures d'un témoignage. Le témoin sait, le témoin a vu, le témoin est prêt à jurer devant Dieu et devant les hommes. L'émulation s'en mêle ; tout le monde veut être témoin. Le journal est un plancher de théâtre où chacun tient à poser pied. Et voici l'affaire qui s'enchevêtre, qui s'embrouille, qui jette mille boutures de tous côtés comme une plante vivace, et c'est toute la vie d'un malheureux accusé, toute l'intimité d'une jeune femme, que les mégères glapissantes, les flâneurs, les vieillards aigres, raucis, recuits dans l'oisiveté des quartiers populeux où l'on voisine, où l'on papote, viennent se couer devant nous.

C'est laid, la vie.

JUSTUS.

C'EST EN VAIN

Que vous chercherez un remède plus efficace et plus agréable à prendre que le BAUME RHUMAL.

105

Des Mots, Des Mots !...

Notre siècle qui est représenté couramment comme positif et excellemment pratique — le siècle de la lutte pour la vie — inflige à cette renommée un curieux démenti ; jamais peut-être les esprits n'ont été davantage victimes de la superstition des mots, dont certains, aux désinences rouflantes, n'ont qu'un sens vague et erroné, parce qu'ils ne reposent sur aucune réalité, et sont parfois en contradiction flagrante avec les faits. Ainsi, prononcez devant certains gens les mots *socialisme*, *anarchie*, et ils pousseront les hauts cris, parce que ces mots évoqueront en eux je ne sais quelle vague et indéfinie vision de bouleversement et de destruction bêtes. Qu'aux-mêmes on parle d'*antisémitisme* et des exploits de *Guérin-de-la-Glacière* et de *Régis-de-la-Kasbah*, et ils n'y trouveront rien que de naturel, car pour eux, *antisémitisme* signifie lutte légitime des Français (*Eduardo Drumondo*) contre les juifs. On leur a dit que ceux-ci étant les premiers parmi les commerçants et les hommes d'affaires, le mot juif signifiait nécessairement voleur, traître, etc. Ces personnes sont victimes de la superstition du mot.

Quand les revisionnistes entamèrent la campagne en faveur de la justice et dénoncèrent comme indignes de figurer dans l'armée un certain nombre d'officiers faussaires et escrocs, on cria qu'ils attaquaient l'armée, et, par suite, étaient des sans patrie. Ainsi, pour les partisans quand même de l'Etat-Major, l'armée était représentée dignement par des hommes indignes d'en faire partie. Pourquoi ? Parce que l'armée étant chose sacrée, tout ce qui porte l'uniforme, fût-il escroc, filou, traître à l'honneur, est inviolable. C'est parce que les mêmes gens victimes du mirage des mots étaient incapables de raisonner sur les faits qu'ils ont fait de l'honneur militaire représenté par le trio Esterhazy-Henry, du-Paty, une chose absolument intangible. Là encore, on ne voyait que le mot, sans apercevoir ce qui se cachait dessous.

Je pourrais multiplier les exemples : ainsi, l'infaillibilité de la justice militaire qui, dans l'affaire Dreyfus, s'est exercée sans le moindre

Faites abonner vos amis au REVEIL.

souci de la justice, et n'a abouti qu'à une trahison envers le droit. On a été hypnotisé par le mot, et on a accepté comme article de foi le principe de la supériorité absolue en matière de justice de tout homme revêtu d'un pantalon rouge. C'est en vertu de la même erreur que de Pressensé, engagé volontaire à 17 ans, pendant la guerre, est un sans-patrie, et que Coppée et Lemaitre qui... *suaient* la peur en 1870, sont de vrais patriotes.

Cette incroyable aberration a plusieurs causes. Je voudrais démêler ici l'une des principales. Il y a de longues années que des hommes, qui ont compté parmi les premiers de leur temps, l'ont signalée comme un grand danger ; mais on ne saurait trop y revenir, jusqu'à ce que le gros public, enfin éclairé et convaincu, réclame et, au besoin, exige la suppression du mal.

Les gens qui savent voir répètent que, dans toutes les branches de l'administration, et notamment dans l'armée, les hautes fonctions sont entre les mains des élèves jésuites. Que l'on ne m'accuse point d'agiter je ne sais quel *spectre noir* démodé ; il s'agit de choses très graves. Consultez les annuaires de l'armée, en recueillant les noms des grands chefs ; puis, tâchez de vous procurer les vieux palmiers des maisons d'éducation religieuses, et vous verrez que les élèves sortis de la rue des Postes et autres jésuitières forment la majorité des hauts grades. " Nous avons, disent les bons Pères, la spécialité de la préparation à Saint-Cyr. " C'est là une constatation qui peut expliquer bien des choses. C'est en effet un fait maintenant acquis que la grande majorité des chefs accepte comme articles de foi les dires de quelques coquins, sans leur demander les preuves de ce qu'ils avançaient. On se contenta de leurs déclarations basées sur leur honneur personnel, sur leur valeur morale, etc., c'est-à-dire que l'on condamne un homme, non sur des faits mais sur des mots.

Or, quel est le propre de l'enseignement des Jésuites, c'est le mépris absolu, l'éloignement systématique des textes, ceux-ci étant remplacés par des commentaires conformes à l'esprit de la maison. Il serait désirable que tous les pères de famille, soucieux de mettre leurs fils dans des

établissements où ils recevront une instruction solide et saine, aient entre les mains le rapport lumineux et documenté de M. Aulard, sur l'enseignement congréganiste ; ils verraient quelle est la culture intellectuelle que les Pères donnent aux enfants qu'on leur a confiés. Un jeune homme, il y a quelques années à peine, élève d'un grand établissement des Jésuites du Midi, m'a édifié sur leurs procédés pédagogiques. Il m'a montré certains ouvrages de littérature et autres usités dans les classes supérieures, et j'ai pu me convaincre que tout l'enseignement qu'il avait reçu reposait sur ce principe : habituer les enfants à ne pas lire les textes eux-mêmes, à moins qu'ils ne soient amendés soigneusement, les habituer à ne voir que par les yeux du professeur, à n'étudier les œuvres — même classiques — que dans des manuels faits par les Pères.

Pour habituer leurs élèves à avoir toute confiance en eux, les maîtres commencent par écarter de leurs programmes les ouvrages classiques qui pourraient leur être défavorables. Ainsi, ils se gardent de souffler mot des *Provinciales*, autrement que pour dire d'elles que c'est là œuvre mauvaise, parce que dirigée contre la *religion*. L'assimilation du catholicisme avec leur ordre est en effet constante dans leurs paroles et leurs ouvrages ; et quoiqu'il existe une édition du chef-d'œuvre de Pascal, faite par un Jésuite, on ne l'a même point mise entre les mains des rhétoriciens, dans l'établissement dont je parle. On préférerait leur faire connaître *les Provinciales* par la lecture d'un manuel qui n'en donnait que de maigres et incomplètes analyses, sans leur présenter la moindre ligne du texte, mais, en revanche, en faisant une large part aux réfutations plus ou moins sensées du terrible ouvrage. — Singulier moyen de former rationnellement les jeunes intelligences confiées à leurs soins !

Un autre exemple de l'esprit littéraire qui dirige l'enseignement des Jésuites : parmi les classiques français, ils préfèrent Racine à Corneille. Raison d'esthétique ? Nullement. La vraie raison est que Corneille est légèrement suspect de jansénisme avec *Polyeucte*, tandis que Racine, qui a attaqué de façon ingrate ses anciens

maîtres, est *persona grata* auprès des bons Pères. Notons en passant que deux siècles n'ont nullement affaibli leur animosité contre le jansénisme disparu, et qu'ils font apprendre couramment à leurs élèves que "*les maîtres de Port Royal ne peuvent guère revendiquer la gloire des qualités poétiques de Racine...*"

Il serait trop long de préciser aujourd'hui les méthodes d'enseignement des Jésuites. J'y reviendrai dans un prochain article, dans lequel je me propose de montrer de quelle manière ils font comprendre à leurs élèves les chefs-d'œuvre anciens et modernes ; et par là se confirmera ce que j'ai dit plus haut, que leur but est de remplacer l'étude des textes par des mots et des formules mnémotechniques. Et qu'on ne s'y trompe point, il y a là plus qu'une question d'enseignement. Les Jésuites s'ingénient à donner une fausse direction aux esprits jeunes, dont ceux-ci ne peuvent se défaire, même dans les circonstances les plus graves. Le fait de baser sa conviction de la culpabilité d'un homme simplement sur des dires et non sur des preuves n'est-il pas la conséquence du fait de baser son appréciation d'un ouvrage, non sur l'étude du texte, mais sur des commentaires, des mots ?

G. MONVALENT.

LE SAGE

Cela se passait bien des siècles avant la conquête, au temps où la Chine se gouvernait elle-même : les Enfants du Ciel ne portaient pas encore sur la manche leur fer à cheval de soie et de fourrure, ni sur la nuque leur longue queue, ces deux emblèmes de servitude que le vainqueur tartare imposa aux vaincus, en signe de mépris, pour les comparer à des bêtes.

Les Chinois étaient libres, et enroulaient leurs cheveux sur le crâne : seuls maîtres des riz et des bambous, ils avaient inventé déjà les choses utiles ou savantes que le reste du monde devait ignorer encore pendant des milliers et des milliers de lunes.

Après la grande chaleur du jour, alors que le soleil commençait à décliner un peu, la femme sortit de l'humble maison. Kong-Tien-Té, la

Vertu céleste, épouse de Kong-Té-Long, le forgeron, était jeune encore et très belle ; son maître l'aimait à cause de sa fidélité, de son cœur propre et de sa raison ; elle était de bon conseil à tous ; les mères la désignaient à leurs filles comme un exemple des douze vertus, et tout le peuple estimait le couple honnête et pauvre qui vivait à la forge.

Kong-Tien-Té se faisait heureuse : depuis neuf mois bientôt, elle avait senti bouger dans ses entrailles la promesse d'une maternité bien longtemps attendue, et priait les dieux paternels pour que son enfant fût un mâle

Elle s'arrêta sur le seuil de la porte basse, et regarda vers le soleil pour savoir si l'heure de la prière allait bientôt venir. Mais le soleil était encore élevé sur le bord de l'horizon, et la femme voulut marcher quelques instants dans la campagne, afin de méditer et de se recueillir avant l'adoration.

Elle traversa le petit enclos planté de légumes ou vaguent les bêtes domestiques, et sortit du Tai-uen : avant de s'éloigner, elle se tourna vers sa demeure de paix, écoutant avec plaisir le bruit du marteau contre le fer ; des moineaux, en même temps, criaient sur le toit. Un petit arbre qu'ils avaient planté dans la cour, le matin de leurs noces, était à peine haut comme un enfant, et la mère songea doucement au petit être qu'ils attendaient. Elle sourit à la maison, et se remit en route

La plainte, devant elle, était vaste, nue, verte de prés, jaune de blés ; dans le lointain, au-dessous du soleil, s'étalaient les grandes nappes de sable où mûrissent les pistaches. Un silence puissant dormait sur la terre monotone et grave, qui nourrit les hommes.

Kong-Tien-Té marcha quelque temps, et, se trouvant lasse, elle s'assit. Derrière elle, déjà loin, elle aperçut les toits rouges du village, abrité derrière leurs bouquets de bambous ; autour d'elle, les moucherons bourdonnaient et tournoyaient ; elle les dispersait d'une main lente, et bientôt elle s'assoupit.

Quand elle rouvrit les yeux, le soleil ne lui parut point avoir descendu davantage, et la jeune mère se remit à marcher vers les sables.

Elle avait faim et ramassa des pistaches. Elle allait droit devant elle, en méditant toujours, et dirigeant sa route vers le soleil, pour l'adorer de plus près. Elle but l'eau d'un puits, et s'assoupit encore. A son réveil, l'astre bienfaisant qui dore les récoltes, toujours au même endroit, resplendissait.

Le jour ne finit pas, dit-elle ; qu'ai-je donc à m'endormir ainsi ?

Elle chemina de nouveau, mangea, but, s'assit et dormit encore. Sans doute elle dormait bien peu, puisque à chaque réveil, Kong-Tien-Té revoyait le soleil, immuable à la même place.

Tout à coup, elle s'émerveilla d'apercevoir devant elle une plaine immense et verdâtre, où stagnait l'eau croupie ; elle s'aprocha : de frêles tiges en nombre infini, pointaient sur l'eau, et la jeune femme pensa reconnaître les rizières dont elle avait ouï parler, le soir, par les sages vieillards qui ont voyagé beaucoup et visité les pays lointains.

Elle se réjouissait d'avoir pu, en sa vie, contempler le marais sacré, qui nourrit les peuples innombrables ; mais elle s'étonnait de le rencontrer si près de son village, et pensait avec fierté qu'elle venait de découvrir une rizière inconnue, présent des dieux. Afin d'en rapporter la preuve, elle cueillit des grains, dont elle emplit le creux de sa robe, puis elle mangea, puis elle dormit, puis elle marcha encore, afin de voir combien la rizière était vaste.

La rizière ne finissait pas. Kong-Tien-Té était joyeuse, pensait à la bonté des dieux, allant plus avant. La rizière ne finissait jamais.

— Il faut que je retourne, disait la jeune femme.

Elle prit encore un peu de repos, avant de revenir en arrière, afin de pouvoir, d'une seule traite, refaire la route parcourue.

Mais, au réveil, elle remarqua vers sa droite une ligne qui brillait comme un lingot d'argent poli, et voulut voir, avant de rentrer à la maison puisque le soleil était encore très haut dans le ciel toujours bleu.

Elle avança ; la ligne d'argent s'élargissait comme un miroir immense, et Kong-Tien-Té vit un fleuve si large qu'on eût dit une plaine ; il

s'étalait jusqu'au fond des pays, aussi loin que les regards pouvaient atteindre, mais, de près, ses eaux étaient jaunes.

Kong-Tien-Té but longuements, dans le creux de sa main, l'eau du grand fleuve, et comme elle était penchée au-dessus, elle discerna son image.

— Cette eau, dit-elle, est miraculeuse, car mon image a des cheveux blancs. . .

Elle proféra les prières qui conjurent les mauvais sorts, et se promena sur la berge, suivant la direction du flot ; à mesure qu'elle descendait ainsi, le fleuve devenait plus large. Elle rencontra des hommes, vêtus comme ceux de son village, mais qu'elle ne connaissait pas.

— Vénérable mère criaient-ils, voulez-vous passer le fleuve ?

Elle pensa : " Qu'ai-je qui soit vénérable en moi, et pour qu'elle raison m'appellent-ils mère, lorsque mon enfant n'est pas né ? "

Elle ne connaissait point les barques, ni l'art de cheminer sur l'eau ; elle accepta de passer le fleuve et donna, en redevance le riz qu'elle portait dans le creux de sa robe.

Ensuite, elle longea l'autre berge, elle admira les pêcheurs qui manient les filets et les nasses, et dont les quinze cormorans affamés, du haut de leur perchoir guettent les poissons et s'élancent, ramenant leur proie qu'ils n'ont pu avaler, à cause du bracelet en fer qui leur étreint le col. . .

Plus loin, elle foulait, de son pas cadencé, la terre jaune et friable, où poussent les abondantes moissons, récoltées par des hommes qui vivent dans les grottes. Elle mangeait tour à tour le poisson ou le blé, et le jour ne s'achevait point. . .

Elle crut revenir sur ses pas, car de nouveau les marécages s'étalaient, gonflés de riz ; mais des montagnes apparurent, sauvages, couvertes de roches grisâtres, qui se hérissaient avec les formes anguleuses d'un dur papier qu'on aurait froissé dans la main.

Toujours, sur son chemin, elle vit les mêmes gens de son village, mais qu'elle ne reconnaissait plus, et toujours, derrière une touffe de bambou, la petite maison qui se cache.

— Il faut rentrer à la demeure, dit-elle.

Sa joie fut grande de s'étendre à l'ombre des mûriers imprévus, dont les feuilles sont fraîches et vertes, et de trouver sur le bord de la route les orangiers aux fruits savoureux ; jamais encore contemplé les deux arbres que chantent les poèmes du Sud, ni les élégantes pagodes aux toits retroussés, ni les tours carrées qui se dressent à l'approche des villes, ni les cimetières aux innombrables tertres qui entourent les cités, ni les capitales populeuses où se vendent les riches étoffes, ni la mer !

— Je connais maintenant l'effort des hommes et la bonté des dieux : il faut rentrer à la forge.

Elle avait, au poing, un bâton, et les gens avec respect, lui offraient le riz et le thé.

Elle vit des seigneurs dans les palanquins, et des joaques aux vives couleurs dans les ports.

Elle revint sur ses pas, très lasse, très lente, de plus en plus lasse, de plus en plus lente, revoyant les mêmes choses et méditant sans fin.

Après les montagnes, après le fleuve et les pêcheurs, après les rizières et les sables, elle revit son village, et la petite maison sous une touffe de bambou.

— Kong-Té-Long, mon époux doit m'attendre pour le repas, car je crois avoir bien tardé, tant je suis lasse.

Elle pénétra dans le Tai-nen, et ne comprit pas comment l'arbre qu'ils avaient planté pour leurs noces avait déjà l'énorme trouc des arbres centenaires.

Elle franchit le seuil de sa maison, et devant l'âtre elle trouva des étrangers préparant le repas du soir.

— Que désirez-vous, mère très vénérable ? Asseyez-vous dans notre demeure.

— Non, répondit-elle, je veux m'étendre sur ma couche, car j'ai trop marché, je pense, et je sais que mon fils va naître.

— Vous, engendrer un fils, à votre âge, ô mère très vénérable !

— Dites à Kong-Té-Long, mon époux, qu'il vienne auprès de moi.

— Nous avons bien entendu parler d'un forgeron qui se nommait ainsi, et habitait jadis sous notre toit, mais nos arrière-parents ne l'avaient pas connu, car il est mort depuis cent ans.

Dites au bonze de venir à moi pour m'éclairer, car je ne comprends plus les choses.

Tandis que le nouveau maître de la demeure courait vers le collège des bonzes, la maîtresse nouvelle aida la douloureuse Kong-Tieu-Té, qui mit au monde un fils,

L'enfant avait un large crâne, des rides sur le front, et des cheveux tout blancs.

La mère le regardait avec stupeurs, et demandait aux dieux sur quels mystères son nouveau-né méditait gravement.

Le bonze vint et dit :

— Voilà cent ans, en effet, que vous cheminez vénérable mère, car sans doute il fallait cent ans à la nature pour faire un sage.

La mère, timidement, osait caresser les cheveux blancs et longs, sur le front sévère de son enfant.

Le bonze dit encore :

— Celui-là, mère vénérée, s'est instruit de votre science, et nourrit de votre méditation : il sera le bonze des hommes, et leur enseignera la vérité.

L'enfant écoutait le prêtre et ne répondit pas.

Ainsi vint au monde Kong-Fou-Tsé, illustre entre les peuples par la sagesse de son esprit, et que les Barbares aux yeux bleus, venus d'Occident, célébrent eux-mêmes sous le nom de Confucius.

EDMOND HARAUCOURT

LA JEUNE BARBIÈRE

— En vérité, jeune barbière, tu as une main merveilleuse. Jamais de ma vie on ne me fit la barbe aussi légèrement.

— Et, n'en déplaise à Votre Eminence, vous faire la barbe n'est point chose commode. Jamais de la vie je n'en trouvai d'aussi difficile.

— Il est certain que j'ai le poil particulièrement dur.

— Et la peau de Votre Eminence est particulièrement plissée.

— Et cependant, jeune barbière, tu ne m'as pas coupé une seule fois, et tu as rasé le dernier poil dans le dernier pli sans que j'aie seulement senti peser l'acier appuyé de ton rasoir.

— C'est que, j'ose m'en vanter, je suis une barbière unique.

— Je t'en donnerai brevet, scellé de mon sceau cardinalice.

— Mille grâces en soient rendues à Votre Eminence !

Ici, la barbière reprit la savonnette et rebarbouilla de mousse blanche le visage ridé du grand cardinal.

— Que fais-tu, que fais-tu, jeune barbière ? Es-tu tolle ?

— On voit bien que Votre Eminence n'a jamais été soignée comme elle le mérite. La barbe de Votre Eminence vaut qu'on s'y reprenne à deux fois ? Et je me ferais scrupule de ne point lui rendre de mon mieux tous les honneurs qui lui sont dus.

— Prends garde, jeune barbière ! Tu me parais une flatteuse, et je n'aime guère les gens de cette espèce.

— Si j'étais une flatteuse, aurais-je dit à Votre Eminence qu'elle a la barbe difficile et la peau particulièrement plissée ?

— C'est vrai, jeune barbière. Rends donc à ma barbe tous les honneurs qui lui sont dus. Je suis curieux, au reste, de voir ce que ton rasoir va y trouver encore à raser.

— Oh ! beaucoup plus que ne peut le penser Votre Eminence.

Et la barbière, en effet, dénichait à nouveau, dans les plis des fanons, des chaumes de poils sur lesquels crissait l'acier du rasoir.

— Tu est vraiment, jeune barbière, une barbière unique.

— Comment ne le serais-je pas, spécialement en ce jour, où le vœu de toute mon existence est enfin exaucé ?

— Que veux-tu dire par là, jeune barbière ? Explique-toi !

— Votre Eminence se souvient-elle d'avoir fait brûler vifs des sorciers à Santa-Maria de los Angeles, dans la province d'Alicante ?

— J'ai fait, jeune barbière, brûler vifs beaucoup de sorciers dans beaucoup de provinces. Je ne saurais me souvenir de tous.

— Ceux-là étaient des Gitanos ; que Votre Eminence se rappelle.

— Oh ! des Gitanos sorciers et brûlés vifs, pourrais-je me les rappeler en particulier ? Ma mémoire en est pleine, vois tu bien.

— Ceux-là étaient toute une famille, onze personnes.

— Qu'est-ce que onze personnes, jeune barbière parmi des milles et des milles dont j'ai purifié l'âme immonde au feu du bûcher ? Mais où veux-tu en venir avec ces onze sorciers brûlés vifs ? Et quel rapport y a-t-il entre leur mort et le vœu de toute ton existence.

— Leur mort, que Votre Eminence a oubliée, moi je me la rappelle. Le jour où Votre Eminence fit brûler vives ces onze personnes, j'avais cinq ans. J'en ai dix-huit aujourd'hui. Or pendant les treize ans qui nous séparent de ce grand jour, j'ai nourri mon cœur de l'espoir que l'heure viendrait où je ferais la barbe à Votre Eminence.

— Comme ta main est douce, jeune barbière, tandis que tu dis cela !

— Votre Eminence ne comprend-elle pas quelle admiration j'ai pour elle, et quelle joie et quel orgueil m'inondent, moi, bonne catholique, à l'idée de devenir la barbière en titre du Grand Inquisiteur qui fit brûler vifs tant d'hérétiques et de sorciers ?

— Es-tu donc certaine, jeune barbière de devenir ma barbière en titre ?

— Votre Eminence est trop équitable pour me refuser ce privilège après une pareil épreuve. Que Votre Eminence passe la main sur son auguste visage : la peau en est, à présent, lisse comme une peau de jeune fille. Qui donc ferait la barbe à Votre Eminence d'une manière aussi merveilleuse ? Personne au monde, j'en réponds.

— Personne, en effet, jeune barbière, et tu as eu raison de compter sur mon équité. Je te nomme, selon ton désir, ma barbière en titre.

— Ah ! je baise les mains de Votre Eminence. Dieu soit loué ! Ma patience aura donc vu éclore la fleur de mon rêve !

Ici, le cardinal, en se passant la main sous le menton, parmi les ravines sans nombre qu'y creusaient les peaux pendantes, y rencontra un poil solitaire et rude, qu'y avait laissé la barbière.

— Qu'est ceci ? Doù vient que ce poil n'est point rasé ?

— J'ai craint, en le rasant, de faire mal à Votre Eminence. C'est un poil dont la racine est profonde, si profonde, qu'elle va jusqu'au cœur.

— Décidément tu es un peu folle, jeune barbière, dis, un peu folle.

— Je ne crois pas, n'en déplaie à Votre Eminence, je ne crois pas.

— C'est que, si tu es un peu folle, je ne te veux pas pour ma barbière en titre.

— Las ! la barbière en titre de Votre Eminence voilà ce que je ne serai pas longtemps, par Santa-Maria de los Angeles.

— Pourquoi ? Parce que je suis vieux, n'est-ce pas, et près de la mort ?

— Beaucoup plus près que le peut le penser Votre Eminence.

— Que veux-tu dire par là, jeune barbière ? Explique-toi...

Ici, la jeune barbière brandit son rasoir, dont elle avait aiguisé vivement de fil sur la paume de sa main, et elle demanda d'une voix câline.

— Votre Eminence tient-elle à ce que je coupe ce dernier poil dont la racine est si profonde, si profonde, qu'elle va jusqu'au cœur ?

— Mais oui, mais oui, jeune barbière, j'y tiens. Il faut que toute ma peau soit nette, absolument nette, comme la tenue, vois-tu !

— Et comme ma conscience aussi, n'en déplaie à Votre Eminence !

Ici, la jeune barbière déposa un long baiser sur le tranchant du rasoir, un baiser où se froncèrent ses lèvres, un baiser où le bout de sa jolie langue dardée mit une gouttelette de salive.

Puis, d'une voix grave, gutturale, pareille à un râle d'amour, elle dit :

— A Santa-Maria de los Angeles, dans la province d'Alicante, il y a treize ans, furent brûlés vifs, par Votre Eminence, onze sorciers qui étaient des Gitanos. C'étaient mon père, ma mère, mes frères, mes sœurs et le cousin José, qui devait être mon homme.

Et tandis que le cardinal Grand Inquisiteur la contemplait effaré, tenu immobile par les regards magiques dont elle le pétrifiait, la jeune barbière, d'un seul coup de rasoir, large, profond

et lent, lui coupa la gorge en murmurant onze fois :

— Amen !

JEAN RICHEPIN.

Docteur Derwin, Jesus & Cie

Quand un pays possède une institution aussi stupéfiante que celle de la Vierge thaumaturge de Lourdes, il n'a rien à envier aux autres peuples. Quand ce pays est "le plus spirituel de la terre," comme il aime volontiers à se qualifier lui-même, il n'a pas le droit de railler les autres. Cependant, pour la beauté de l'aventure, il faut signaler la dernière invention des charlatans américains

Il y a maintenant à New-York, faisant florès, naturellement, une bande de guérisseurs inspirés d'en haut qui se piquent de débarrasser l'humanité de ses fléaux sans avoir recours aux pharmaciens. Ils ont un collaborateur plus haut placé et de marque : Dieu lui-même.

Ne confondez pas ces guérisseurs avec les *Christian scientifics* de Londres, ces sectaires bizarres qui refusent énergiquement les soins du médecin, même gratuits, même en temps d'épidémie, et n'attendent la guérison que d'en haut. Ceux-là sont de doux illuminés, plus à plaindre qu'à blâmer, et dont la maladie aura bientôt raison, car ils meurent comme des mouches. Mais les guérisseurs de New-York sont moins dans les nuages, comme le prouve le cas du docteur Derwin.

Les cartes de visite de ce grand guérisseur portent : "Docteur Derwin et Jésus-Christ." Cette raison sociale n'a pas été sans impressionner nombre de bonnes âmes, et il a pu pénétrer récemment dans un hôpital de New-York, où il a engagé les malades à repousser les médecins ordinaires de l'établissement pour se confier à ses soins. C'est énorme, mais, encore une fois, nous en voyons bien autant chez nous, et l'on vous a conté ici même le cas de ce rastaquouère qui avait réussi, sans titres aucuns, à se faire admettre dans un hôpital comme auxiliaire, et qui avait fini par ouvrir un cabinet achalandé

Paris et par faire des opérations !... Et pendant ce temps, il y a de pauvres docteurs pleins de talent qui traînent la misère en habit noir.

Le docteur Derwin entend n'être pas de ceux-là. Il voulait bien traiter les malades, mais moyennant finances. Un onguent merveilleux, faiblement tarifé, cinquante centimes, était le baume souverain. Un jour, encouragé par le succès, le docteur Derwin voulut augmenter son tarif. Pour un phthisique arrivé au dernier période il réclama 250 fr., avec guérison assurée en trois jours. Au bout de trois jours, le malade était mort, et on ne le dit point ressuscité depuis. Sans pitié pour le guérisseur inguirié ou mit d'hors la maison "Derwin et Jésus-Christ," désormais discréditée. Il est certain que la résurrection de Lazarre avait été un peu mieux conduite.

He las ! à combien d'entreprises louches et bizarres associe-t-on Jésus-Christ et sa religion, sans mettre son nom comme raison sociale ! S'il revenait chasser les marchands du Temple, il devrait recourir à la police ; ils sont trop.

La Conquete de l'Armee

Notre brillant confrère Henri Bérenger dénonce dans la *Dépêche de Toulouse* l'action des œuvres militaires imaginées par les jésuites et les moines pour s'emparer de l'âme du soldat. Il cite tout au long une circulaire qui fut envoyée récemment par le directeur de l'œuvre de V..., à tous les officiers de cette importante garnison qui compte deux régiments d'artillerie. Il s'agit d'une sorte de cercle fort bien aménagé, situé à proximité des quartiers et casernes, pourvu d'une salle des fêtes et où se donne des spectacles gratuits, des salles pour les jeux et les divertissements et d'une "chapelle très élégante." Les soldats y trouvent, à certains jours du vin, des sirops, des cigares gratis, voire des timbres-poste pour leur correspondance et entre temps, des sermons. On s'efforce de les amener à la messe, au confessionnal et de les faire communier.

Le général, les colonels, les officiers leur donnent l'exemple. Ils assistent le plus souvent possible, et sans doute "par ordre," au spectacle, à la messe, aux pieuses conférences. Les orga-

nisateurs de cette œuvre obtiennent facilement que les soldats retrouvent là leurs chefs en tenue, et osent même se fâcher lorsque l'un des officiers se présente à ces réunions en costume civil.

Le plus fort est que la circulaire envoyée à ce sujet par les bons pères a été transmise avec l'ordre du jour par les soins du commandant de la place. C'est la carte forcée.

Cette action cléricale qui lentement s'est emparée de l'armée tout entière, du haut en bas, nous la connaissons parfaitement. Depuis vingt ans, l'ordre général donné par le Gésu à tous les prêtres, moines et congréganistes de tout ordre, a été de s'insinuer individuellement dans la confiance et l'intimité des officiers.

L'officier est malheureux ; venu à la vie militaire par enthousiasme et pour être aux premiers rangs dans la terrible rencontre que les destins fâcheux ont refusée à nos impatiences, il est voué à une existence dont le sentiment le plus élevé du devoir ne l'empêche point de sentir la monotonie désespérante. Il s'ennuie. Il est seul. La mélancholie le prédispose invinciblement à une sorte de mysticisme inquiet. Il est impatient de trouver à qui parler, d'épancher sa tristesse, de lui trouver un aliment. Et toujours, dans cette période aiguë d'une crise douloureuse, il rencontre à l'heure voulue le prêtre, dont la vie a tant de ressemblance avec la sienne.

Il semble que je donne ici une impression vague, ou que je forge une hypothèse. J'ai vu le fait assez souvent pour acquérir une certitude et pour croire fermement à un plan concerté. Ce sont surtout les congrégations à robe noire qui poursuivent cette entreprise de longue haleine. Les dominicains sont un trop petit nombre. Bénédictins et carmes demeurent clos, les franciscains ont d'autres besognes et ne possèdent pas la tournure d'esprit qu'il faut. Il y a longtemps que ces ordres de la très vieille Eglise ont cessé d'exercer une forte action sociale sur les milieux dirigeants. En revanche, Rome a multiplié les ordres actifs, ceux qu'on distingue difficilement entre eux, parce qu'ils portent uniformément la robe noire du prêtre, sans les franges de la ceinture et sans le rabat.

Les jésuites sont l'état-major de cette immense

armée. Ils paraissent peu. Les agissants sont des P. P. du Saint-Sacrement, des lazaristes, des cudiistes, des P. P. de l'Oratoire, ces derniers assez dispersés, et tant d'autres que l'on en ferait à grand peine le dénombrement. Sous des rubriques diverses, ils sont la légion très disciplinée de Rome. Ils ont des maisons dans toutes les villes importantes, et ils sont grands fondateurs d'œuvres.

Pour être juste, il faut convenir qu'au point de vue intellectuel, ces hommes sont une élite exquise. Leur savoir, leur culture exclusivement littéraire et philosophique en font des causeurs de premier ordre.

Au contact de leur esprit, l'officier se délasse des grossièretés de la besogne quotidienne. Il se retrempe dans la douceur de penser. Il retrouve ses souvenirs, les classiques, et les bonnes causeries littéraires qui ont une saveur de choses ancienne. Et puis, c'est tout. La conquête est faite. Si l'amitié naît, le reste n'est rien. La pénétration des idées se fait d'autant plus facile que le cerveau de l'officier est vide de croyances fortes, il ne connaît pas les nôtres ; il a une mère, une sœur, catholiques, pratiquantes ; leur souvenir ou leur tendresse faciliteront l'évolution.

Il est pris, il est ému, il est intéressé. Il acceptera des fréquentations de prêtres et de moines qui auraient répugné à ses vingt ans. Un jour, ces nouveaux amis le marieront, et il sera désormais l'officier clérical, pratiquant, passionné, prêt à obéir aux suggestions dont il ne connaît pas la source, et à éponger les passions de ce parti catholique qui a su détourner à son profit la force que la République avait fondée.

Tout ceci paraît trop simple et tout ceci est vrai. Le mal est sans limites et je ne connais point de remède.

MICHAEL PY.

LA HAINE

L'antisémitisme est le nom actuel de la haine force vieille comme le monde qui soulève le cœur de l'homme et jette les foules en avant dans un élan irrésistible. Depuis qu'il est au monde, l'homme hait, Molécule infinitésimale,

il prétend emplir l'infini, et comme il est borné de toutes parts, la puissance d'expansion vertigineuse dont il est animé se change en le désir exaspéré, furieux, illimité, de détruire. L'âme humaine est une goutte de dynamite. Sous la poussée intérieure, elle fuse, elle tente de tout broyer, elle y parvient souvent, elle est un prodigieux élément de ruine et de mort, et elle s'épanouit dans la volonté de faire le néant autour d'elle. La haine est une force de la nature, au même titre que l'électricité. Inuée, elle est aveugle, s'exerce au hasard, presque toujours sans résultat utile ; mais l'intelligence s'exerce à la diriger, à lui trouver des buts certains et des moyens pratiques

Le plus sûr de tous est l'association. On croit en général que les hommes se sont constitués en société à l'origine pour se défendre en commun ou s'aider. Erreur. La haine est la mère des sociétés humaines. C'est elle qui a amassé les sauvages, nos pères, en troupes. Les premières sociétés étaient des armées ; elles ne possédaient comme armes que des pierres taillées et des massues de bois, mais elles allaient se ruant sur tout ce qui existe, par fureur de ce qu'il existât autre chose qu'eux mêmes. Ce n'est ni pour les femmes, ni pour la conquête, ni pour le butin que les armées des âges primitifs s'étaient constituées ; tout cela, pour l'homme, animal étrange, est l'accessoire.

Ils couraient pour tuer, pour incendier, pour broyer de la chair vivante et anéantir des œuvres qui n'étaient point les leurs. Ils haïssaient. Encore aujourd'hui, en certains coins des Pyrénées, les jeunes gens se battent tous les dimanches, d'un village à l'autre, sans raison.

Ce n'est pas la lutte d'Hellas contre Illion pour les beaux yeux d'Hélène.

Ce n'est pas le désir de conquérir tels avantages qui leur seraient parfaitement interdits. Ils ne peuvent point se voler les uns aux autres leurs biens, ni conquérir un butin, ni piller des récoltes : les gendarmes et les juges de la civilisation leur font une trop grande peur. Non, ils se haïssent tout simplement. Ils s'injurient comme les héros de l'Illiade.

Les gens de la vallée tiennent ceux du côté

pour l'excrément de la terre ; les gens du côté expriment un mépris furieux pour ceux de la vallée. Pourquoi ! Pour rien. Pourquoi le vent souffle-t-il du Nord aujourd'hui ? La raison est la même. Il y a là une force qui s'appelle la haine et qui s'épanche.

Tout homme hait comme il respire ; et s'il le peut il s'associe pour haïr. Rien ne nous rapproche plus les uns des autres qu'une forte haine commune. Rien ne resserre plus fortement le lien d'une patrie que de bien détester l'étranger. Rien ne fait les partis plus redoutables que d'exécuter fortement le parti adverse. C'est un rêve très beau que d'apaiser l'âme des vivants, d'exiger la tolérance réciproque, d'obtenir que les individus respectent chez leurs voisins la liberté de la conscience. Mais je ne conseillerai jamais à ceux qui partagent ma foi d'abdiquer la haine qui les anime contre la croyance adverse ; car ils puisent en elle la volonté furieuse de triompher et ils seraient les victimes de leur philosophie. La tolérance nous la voulons parce qu'elle est justement la victoire de l'esprit sur la force aveugle, mais nous la voulons avec fureur, et nous haïssons de toute notre âme ceux qui ne la veulent pas comme nous.

Inspiration divine de toutes les grandes choses accomplies par les races humaines, la haine est la plus grande et la plus superbe des muses. Il y a dans la Bible deux poèmes sublimes les *Psaumes* et le *Livre de Job*. Jamais, ni avant, ni après, des cris de haine plus terribles n'ont ébranlé le ciel. Le *Ramayana* en contient d'admirables, et ce qu'il y a de plus beau dans l'Illiade est un accès de rage folle. Notre littérature en contient de prodigieux ; que dire des vers vengeurs d'Aubigné, des tragédies de Corneille, des poèmes de Chénier sinon que la haine y souffle son vent de tempête ? En toute la langue française a-t-elle rien de plus beau que ces deux livres : les *Iambes*, de Barbier, et les *Châtiments*, de Hugo ?

Il faut prendre l'homme pour ce qu'il est et comme il est ; toutes les protestations contre la haine sont des actes d'hypocrisie, et rien ne paraît plus menteur, rien ne donne à l'esprit une impression plus fade et plus écœurante d'insin-

cerité que les appels mièvrès à la modération. Il faut se résigner à haïr et à l'apprendre si on ne le sait point, comme il faut se résigner à manger. C'est la condition de cette victoire continuelle qu'est la vie.

Quand à la foule, elle hait sans savoir, comme le torrent coule ; et tel est le besoin qu'elle en a que tout aliment lui est bon. La France, malheureusement, la France qui sut aimer avec tant d'enthousiasme, est arrivée par la défaite, à un plus savoir que haïr. C'est une maladie morale comme le serait la sécrétion excessive d'une humeur nécessaire à la vie. Ceci explique le succès relatif de l'antisémitisme. Dans une société malade, les êtres inférieurs sont les plus atteints. La Judéophobie, c'est la poésie des *Psaumes* mise à la portée des idiots.

MICHAEL PY

TRADUCTION ET REDACTION

Souvent le monde commercial, industriel ou financier désire confier la rédaction de ses circulaires, brochures ou annonces à des experts ; mais on ne réussit pas à les trouver, à moins que, comme cela arrive trop souvent, sa confiance ne soit accordée à des gens qui n'ont ni la science ni l'expérience. Il ne suffit pas de faire beaucoup de publicité : il faut encore et surtout qu'elle soit à point. Si la forme ne vient pas à l'appui du fond, le but visé n'est pas atteint, la pensée de l'intéressé est mal exprimée, peut être même n'est-elle pas du tout comprise par ceux dont on recherche la clientèle.

On nous a très souvent demandé d'organiser ici, sous les auspices du REVEIL, un service de rédaction générale et de traduction d'anglais en français, ou *vice versa*. C'est pour satisfaire à cette demande que nous venons annoncer que dorénavant des experts se chargeront non seulement de travaux commerciaux, mais littéraires et techniques.

Notre tarif n'aura rien d'exorbitant, nous apporterons dans l'exécution des commandes un soin méticuleux et toute la célérité possible.

On pourra s'adresser à la direction du REVEIL, au No 157 rue Sanguinet, ou par lettre au bureau de poste, Boîte 2184, Montréal.